

Le commandant Hélié Denoix de Saint Marc est mort



Jean-Dominique
Merchet



C'est un grand soldat qui vient de nous quitter : le commandant Hélié Denoix de Saint Marc s'est éteint, ce 26 août, à La Garde-Adhémar dans la Drôme, à l'âge de 91 ans. Résistant, déporté, officier parachutiste de la Légion étrangère, il fut l'un des acteurs du putsch des généraux, à Alger, le 21 avril 1961, alors qu'il était à la tête du 1er Régiment Etranger de Parachutistes (REP). Né le 11 février 1922 à Bordeaux, Hélié de Saint Marc entre en résistance à l'âge de 19 ans en intégrant le réseau Jade-Amicol, dont l'activité consiste à obtenir des renseignements pour le compte de l'Intelligence Service britannique dans le sud ouest de la France. Sa vie bascule une première fois le 14 juillet 1943 : dénoncé, Hélié de Saint Marc est arrêté puis envoyé au camp de Langenstein-Zwiebrege, dépendant de celui de Buchenwald et où le taux de mortalité dépasse les 90%. Grâce à l'appui d'un mineur letton, le jeune homme sera l'un des 30 survivants d'un convoi qui comptait plus de 1.000 déportés. Grâce à une mesure exceptionnelle prise à la fin de la Seconde Guerre Mondiale qui permettait aux anciens résistants d'être admis à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, Hélié de Saint Marc devient officier et choisit de servir au sein de la Légion étrangère. Ce qui l'amènera à se battre en Indochine. Là, il sera marqué par la terrible expérience d'abandonner à leur sort des villageois ayant soutenu les Français. C'est ce qui expliquera sa décision de participer au putsch des généraux d'Alger. "Nous nous souvenions de quinze années de sacrifices inutiles, de quinze années d'abus de confiance et de reniement. Nous nous souvenions de l'évacuation de la Haute-Région, des villageois accrochés à nos camions, qui, à bout de forces, tombaient en pleurant dans la poussière de la route. Nous nous souvenions de Diên Biên Phû, de l'entrée du Vietminh à Hanoï. Nous nous souvenions de la stupeur et du mépris de nos camarades de combat vietnamiens en apprenant notre départ du Tonkin. Nous nous souvenions des villages abandonnés par nous et dont les habitants avaient été massacrés. Nous nous souvenions des milliers de Tonkinois se jetant à la mer pour rejoindre les bateaux français. Nous pensions à toutes ces promesses solennelles faites sur cette terre d'Afrique. Nous pensions à tous ces hommes, à toutes ces femmes, à tous ces jeunes qui avaient choisi la France à cause de nous et qui, à cause de nous, risquaient chaque jour, à chaque instant, une mort affreuse. Nous pensions à ces inscriptions qui recouvrent les murs de tous ces villages et mechtas d'Algérie : 'L'Armée nous protégera, l'armée restera'. Nous pensions à notre honneur perdu", plaide-t-il devant le haut tribunal militaire, le 5 juin 1961. Pour avoir "préféré le crime de l'illégalité au crime de l'inhumanité", comme il l'a écrit dans ses mémoires, il est condamné à une peine de 10 ans de réclusion criminelle. Après 5 ans de détention à la prison de Tulle, il est finalement gracié le jour de Noël 1966. Bien que sollicité pour faire le mercenaire, le commandant de Saint-Marc entame une nouvelle carrière dans l'industrie, grâce au soutien d'un ancien déporté. Il sera réhabilité par Valéry Giscard d'Estaing en 1978 puis se verra élevé à la dignité de Grand'croix de

la Légion d'Honneur par le président Sarkozy, 23 ans plus tard. Le commandant de Saint Marc a évoqué ses expériences et ses souvenirs dans une série d'ouvrages, dont l'un – Les champs de braises. Mémoires – obtiendra le prix Femina de l'essai en 1996 et dans lequel il avait écrit ceci, en guise de conclusion : "Un jour, je ne me réveillerai plus. J'ai pris l'habitude de voir la mort, cette étrange camarade, s'approcher, hésiter longuement puis, à l'instant de saisir sa proie, s'éloigner sans raison. Le jour où elle n'hésitera pas, la surprise sera peut-être d'autant plus grande. (...) Ces bonheurs et ces souffrances, ces paysages, ces hommes et ces femmes effacés de la matière par leurs bourreaux mais pas de ma mémoire, disparaîtront-ils avec mon cerveau lorsqu'il sera sans onde, et mon cœur sans battement et membres inertes? La réincarnation est l'un des grands mystères du bouddhisme. Ce livre, à sa manière, est peu de la même eau. Si un seul adolescent pouvait se méfier des slogans qui proclament que le bien de l'humanité exige la destruction de la moitié de ses semblables, j'aurais atteint mon but." Plus : "Que dire à un homme de 20 ans", par le commandant Hélié de Saint Marc

Décès du résistant et putschiste en Algérie, Hélié de Saint Marc Le résistant et putschiste en Algérie Hélié Denoix de Saint Marc est décédé ce lundi matin dans la Drôme à l'âge de 91 ans Déporté à Buchenwald en 1943, Hélié Denoix de Saint Marc avait combattu en Indochine, puis participé au putsch manqué d'avril 1961 en Algérie à la tête du 1er régiment étranger de parachutistes (REP, Légion étrangère) ce qui lui avait valu d'être condamné à dix ans de détention criminelle. C'était l'homme d'un parcours français, partagé entre grandeur et zones d'ombre. Il avait été élevé en novembre 2011 à la dignité de grand'croix de la Légion d'honneur, la plus haute distinction de la République, par Nicolas Sarkozy dans la cour d'honneur des Invalides. Acteur de plusieurs pages de l'Histoire contemporaine, de la Résistance à la guerre d'Algérie en passant par la guerre d'Indochine, il avait ensuite témoigné dans des livres à succès. Né le 11 janvier 1922 à Bordeaux dans une grande famille bordelaise, Hélié Denoix de Saint Marc s'était engagé dans la Résistance à 19 ans. Arrêté en juillet 1943 par la Gestapo, il avait été envoyé dans le camp de Langenstein à Buchenwald dans un convoi d'un millier de déportés, dont une trentaine seulement survécurent. Il avait rejoint la Légion étrangère après la guerre en 1945. Il a servi à trois reprises en Indochine, où il avait participé à de violents combats entre 1948 et 1954. Commandant par intérim du 1er Régiment étranger de parachutistes (REP) en Algérie, il s'était rallié au putsch des généraux hostile à la politique du général de Gaulle (photo AFP de son arrestation le 6 juin 1961). Condamné à dix ans de réclusion après l'échec du putsch, il avait été interné pendant cinq ans, avant d'être gracié en décembre 1966, puis réhabilité en 1978 dans ses droits civils et militaires. En 1995, ses mémoires, Les Champs de braises, ont obtenu le prix Femina de l'essai. Suivront une dizaine d'ouvrages, dont Notre histoire, 1922-1945 (2002), en collaboration avec un écrivain et ancien officier allemand, August von Kageneck. Dans Les Sentinelles du soir (1999), il résume sa vie d'un trait de plume qui agrège toutes les contradictions et les questionnements de l'homme face à sa vie et d'un soldat face à l'Histoire : " Peu de bonheurs dans cette vie m'auront été donnés sans douleur : l'aventure de la Résistance a débouché sur l'humiliation de la déportation, l'éblouissement de l'Indochine a été recouvert par l'ombre de la défaite, l'espoir de la réconciliation algérienne s'est éteint avec le putsch et la prison, en liberté, j'avais rendez-vous avec la maladie... (...) Comme tous mes camarades, j'ai dû continuellement recoller ensemble des bribes d'Histoire qui me faisaient souffrir. " " L'homme qui a vu l'autre côté du monde ne peut plus vivre à bon compte ", écrivait-il encore. Hélié de Saint Marc a rejoint cet autre côté.

Avec AFP

La mort d'Hélie de Saint-Marc

Une figure de l'armée française vient de s'éteindre à 91 ans. "Vous savez, je doute", nous disait-il. On apprend la mort d'Hélie de Saint-Marc, l'une des grandes figures morales de l'armée française, qui incarnait le destin tragique de toute une génération de militaires. Il avait 91 ans. Pour quelques-uns, notamment chez les gaullistes, Hélie Denoix de Saint-Marc sentait encore le soufre. En avril 1961, à la tête du 1er régiment étranger de parachutistes (REP), cet officier de la Légion participe au putsch des généraux qui souhaitent conserver l'Algérie française. Aussitôt arrêté, il est condamné à dix ans de réclusion criminelle et emprisonné, ce qui lui évitera de participer aux actions terroristes de l'OAS. Libéré en 1966, il sombre dans l'oubli et travaille dans l'industrie. Convaincu par son petit-neveu, l'éditeur Laurent Beccaria, il publie ses mémoires en 1995. *Les Champs de braise* (Editions Perrin, nouvelle édition en poche chez Tempus) est un grand succès de librairie, il obtient le prix Femina-essai et, plus étonnant, le prix Erwan Bergot, décerné par l'armée de terre. Homme de droite, Saint-Marc n'est pourtant pas une vieille ganache réactionnaire. Né en 1922, catholique fervent, issu de la petite noblesse du Sud-Ouest, il entre dans la Résistance dès février 1941. «A 20 ans, j'étais déjà un homme de rupture», nous disait-il. Arrêté en juillet 1943, il est déporté à Buchenwald. A la Libération, «mal à l'aise dans l'atmosphère de l'après-guerre, j'ai cherché à Saint-Cyr, puis à la Légion étrangère, la fraternité que j'avais connue dans la Résistance puis à Buchenwald». A trois reprises, de 1948 à 1954, il effectue des séjours en Indochine où, comme de nombreux soldats, il se prend de passion pour ce pays. Puis c'est la guerre d'Algérie, où le jeune commandant va basculer, à 39 ans, dans l'irréparable en prenant les armes contre le pouvoir légal. L'affaire se termine en pantalonnade et les légionnaires de Saint-Marc se rendent aux autorités en chantant à tue-tête : «Non, rien de rien, je ne regrette rien...», d'Edith Piaf. Quarante ans plus tard, Saint-Marc est devenu un mythe au sein de l'armée française. Il était reçu par les grands chefs, adulé à Saint-Cyr, et ses nombreux livres ont rencontré un large public, bien au-delà des casernes. En novembre 2011, il avait été élevé à la dignité de Grand Croix de la Légion d'honneur, la plus haute distinction que la République peut conférer. Un site internet lui est consacré. En 2002, pour Libération, j'avais interrogé ce «vieux soldat qui réfléchit», comme il se présentait lui-même. Voici l'interview qu'il m'avait alors accordée.

Officier putschiste en Algérie en 1961, vous êtes devenu depuis quelques années une référence morale au sein de l'armée française. C'est une situation paradoxale que d'aucuns pourraient juger malsaine. Comment la vivez-vous ?

Si je représente quelque chose pour les soldats d'aujourd'hui, c'est parce que je suis un peu leur mémoire inconsciente. Sans forcément le vouloir, j'ai cristallisé sur moi des problèmes qui sont d'abord des réalités tragiques pour l'armée. A propos du putsch de 1961, on a dit de nous : c'est une bande de fachos qui voulaient renverser la République. Ce n'est pas cela. Qu'avons-nous vécu ? Toute une série de tragédies. D'abord le désastre de 1940. J'ai eu le triste privilège de voir la grande France s'écrouler en trois semaines. J'en garde un sens aigu et presque maladif de la fragilité de nos pays. Puis les militaires ont été plongés dans cette espèce de guerre civile entre pétainistes et gaullistes. N'oublions pas que des soldats français en ont affronté d'autres les armes à la main, en Syrie (1941) par exemple. Il y a eu ensuite la tragédie indochinoise, qui a été également une guerre civile entre Vietnamiens. Nous avons été vaincus à Dien Bien Phu, abandonnant à leur sort les populations qui avaient choisi notre camp. Et, enfin, notre engagement en Algérie. Là, les militaires ont essayé de sortir par le haut de la situation coloniale pour faire naître un pays où le Talmud, l'Evangile et le Coran pourraient vivre en paix. C'est à cela que nous pensions alors. Personnellement,

j'ai connu la Résistance, la déportation, le combat passionné pour le Vietnam où j'ai passé sept ans. Puis toute la guerre d'Algérie. J'ai cristallisé cela. Et tout s'est terminé de manière mélodramatique, avec le putsch puis la détention criminelle.

D'accord, mais l'institution militaire a fait de vous un modèle pour les jeunes officiers...

Au cours de mon existence, j'ai toujours été entouré de directeurs de conscience. A l'extrême soir de ma vie, je ne veux ressembler ni de près ni de loin à un directeur de conscience, à un gourou. Je ne veux surtout pas dérouler un tapis de vérités sur lequel les jeunes avanceraient l'esprit en paix et le sourire aux lèvres. Vous savez, je doute. Il ne faut pas s'installer dans sa vérité mais l'offrir en tremblant. Comme un mystère.

Comment avez-vous vécu la polémique de l'an dernier sur la torture en Algérie à la suite des déclarations du général Aussaresses?

Aussaresses a toujours été un marginal et un mégalo. Mais il y a des choses qu'il ne fallait pas dire. Sur le fond, il n'existe pas de guerre propre. La guerre est toujours une tragédie, mais une tragédie fascinante, parce que c'est la grande heure de vérité. L'homme y apparaît tout nu : le courage, la peur, la lâcheté. La guerre est bien sûr un mal pour ceux qui la subissent, mais également pour ceux qui la font. Au cours d'un conflit, on est parfois obligé d'employer le mal pour éviter le pire. Si l'ancien déporté de Buchenwald que je suis vous parle aujourd'hui, c'est aussi parce qu'il y a eu des bombardements aveugles sur les villes allemandes. Mais une chose est sûre, il faut donner aux soldats des missions de soldats, pas de policiers. C'est l'un des péchés originels du drame algérien.

Dans l'actualité récente, on a pourtant vu, à Mitrovica (Kosovo) ou ailleurs, des soldats français engagés dans des missions qui s'apparentent à des tâches de police (maintien de l'ordre, fouilles, arrestations). Qu'en pensez-vous ?

On entre là dans une zone dangereuse mais les militaires d'aujourd'hui ont heureusement la mémoire de notre expérience en Algérie. Et des risques qu'ils courent. En tout cas, transformer l'armée française en une sorte de police internationale serait extrêmement dangereux. En Bosnie, le général Philippe Morillon s'était «libéré» de sa chaîne de commandement en se proclamant défenseur des enclaves musulmanes menacées par les Serbes. Face aux lâchetés des Nations unies, la presse l'avait alors baptisé «général Courage». Qu'avez-vous pensé de cet épisode ? J'ai frémi en me disant : ça recommence... comme nous en Algérie, lorsque nous avons d'abord obéi à notre conscience. Quel regard portez-vous sur l'armée française d'aujourd'hui ? C'est un ancien élève des Jésuites qui vous répond. Je la vois avec un certain optimisme et de l'inquiétude. Il existe un grand potentiel de générosité chez les jeunes. Si l'on devient militaire, ce n'est pas pour le confort matériel et familial... En revanche, j'ai vu la fin de la conscription avec regret. Elle n'a été remplacée par rien. Vous avez pourtant fait votre carrière dans la Légion, pas des régiments d'appelés... Certes, mais je crois pourtant que la défense ne se sous-traite pas, c'est l'affaire de tous. En décharger la jeunesse présente un danger. Mais l'antimilitarisme a quasiment disparu... Parce qu'on ne demande plus aux gens de payer l'impôt militaire. La population s'est rendu compte de la nécessité de la défense... à condition de ne pas être emmerdé par l'armée. Et les femmes dans l'armée ? Un peu, c'est très bien. Mais trop, c'est trop. Le vieux soldat que je suis se dit : je vois mal les femmes donner la mort. Donner la mort, c'est cela la spécificité du métier de soldat ? Ce n'est pas un métier simple. On donne la mort pour faire la paix. Il y a des situations plus faciles : entre sœur Teresa et le gangster du

coin, le choix n'est pas compliqué. Mais lorsqu'on demande à un soldat de tracter la sentinelle qui monte la garde, c'est plus complexe. Il pourra toujours se dire qu'il se battait pour la bonne cause, mais concrètement, il continuera toute sa vie à se dire : «J'ai égorgé quelqu'un.» On plaisante souvent sur le côté boy-scout de la formation des officiers. On y parle de générosité, de respect de la parole donnée, d'honneur. Mais c'est l'antidote que les armées ont trouvé pour former des soldats et pas des bêtes de guerre. Etre officier, ce n'est pas un métier comme les autres : on conduit des hommes qui manient des engins d'une puissance terrifiante.

Qu'avez-vous pensé du mouvement de protestation des gendarmes de décembre 2001 ?

J'ai regretté que des militaires descendent dans la rue. Mais j'ai bien conscience que ce jugement est assez paradoxal dans la bouche d'un ancien officier rebelle... Vous avez traversé trois conflits. A quoi servent les guerres ? Elles ne règlent pas tout, mais elles permettent au vainqueur de présenter des solutions politiques en position de force. C'est énorme, même si les solutions sont parfois mauvaises, comme on l'a vu avec le traité de Versailles, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Votre dernier livre témoigne de votre réconciliation avec l'Allemagne, où vous avez été déporté.

Mais êtes-vous réconcilié avec le Vietnam ?

Je suis retourné quatre fois dans ce pays, mais je n'ai pas accepté les invitations officielles. Je crois qu'entre nous la paix n'est pas totalement faite. Au Vietnam, le discours officiel reste toujours le même, celui d'un régime communiste. En souvenir des «partisans» qui combattaient avec moi et qui ont été massacrés, il n'aurait pas été très convenable que je lève mon verre avec des anciens combattants officiels qui pratiquent toujours la langue de bois. La diatribe sur Lénine et contre le capitalisme est un peu pénible.

Et avec l'Algérie ?

J'ai été invité par un ancien officier de l'ALN. J'ai failli accepter, mais j'ai reculé au dernier moment. Au vu des violences dans ce pays, je n'ai voulu servir de caution à personne. Et je garde également le souvenir des harkis massacrés.

Et avec les gaullistes, la réconciliation est-elle faite ? J'ai du mal à pardonner à certains l'abus de confiance. Au final, je crois que Pierre Mendès France se serait mieux débrouillé que de Gaulle. Il aurait raconté moins de mensonges.

Hélie de Saint Marc 1922-2013 L'ancien officier de la Légion, écrivain prolixe et respecté, est mort ce matin à l'âge de 91 ans. C'est une grande figure du monde militaire qui s'éteint, au terme d'une vie forgée dans les tourments du 20ème siècle. Seconde Guerre mondiale, Indochine, Algérie, Hélie de Saint Marc aura affronté les plus grandes épreuves du siècle passé en première ligne, sans jamais baisser la tête. Putschiste contre le général de Gaulle dont il n'acceptait pas la politique algérienne, il connaîtra les prisons françaises de 1961 à 1966. Un demi-siècle après son embastillement, il avait été fait grand-croix de la Légion d'honneur en novembre 2011 par le président Sarkozy. Très affaibli, il avait tenu à se tenir debout pour recevoir sa distinction. Ainsi était l'homme.

On lira ici avec bonheur l'excellent portrait que signe Etienne de Montety dans le Figaro. Frédéric Lert